RIMESTRE 1956 3e Année - N° 9

CAHIERS DU CERCLE ERNEST RENAN

POUR LIBRES RECHERCHES
D'HISTOIRE DU CHRISTIANISME

TRIMESTRIELS



CERCLE ERNEST RENAN
Président fondateur : P. Alfaric
3, *Rue Récamier, PARIS VIIe*
C. C. P. Paris 10.606-47

Le Numéro isolé : 130 francs

ORIGINE ET BUT DU CERCLE ERNEST-RENAN

Le « Cercle Ernest Renan pour libres recherches d'histoire du Christianisme » est né de propos familiers échangés entre amis sur la genèse de l'Eglise, sur certains aspects de son histoire et sur ses tendances actuelles. Il nous est vite apparu qu'il serait opportun de nous rencontrer à intervalles réguliers et de nous adjoindre des camarades animés du même esprit qui deviendraient, en toute cordialité, des collaborateurs. Ainsi a été élaboré, dès 1950, un premier programme destiné à une publicité restreinte, dont l'extrait suivant donne la substance :

« Nous sommes quelques-uns à penser qu'il serait opportun de constituer un groupe vivant et agissant, destiné à faciliter les échanges de vues et de renseignements, les recherches personnelles et la diffusion des résultats acquis, en tout ce qui concerne les origines lointaines ou proches du Christianisme, les facteurs de son évolution, la nature et la portée de son rôle social.

« Un tel organe de liaison peut être en tout temps très utile. Nous le jugeons, aujourd'hui, indispensable. D'une part, en effet, l'Eglise se montre plus entreprenante et novatrice que jamais. D'autre part, des documents inédits comme ceux des manuscrits, vraisemblablement esséniens, découverts depuis peu à l'ouest de la Mer Morte, viennent s'ajouter à ceux que nous ont déjà livrés d'autres découvertes du même genre et aux innombrables écrits, depuis longtemps connus, qui restent encore enveloppés de mystère.

« En raison du programme envisagé, notre groupe s'intitule « Cercle Ernest Renan », comme d'autres Cercle Descartes, Cercle Claude Bernard, Cercle Anatole France, Cercle Paul Langevin. Il n'a pas plus l'intention de s'en tenir à la pensée de Renan que ses pareils à celle de Descartes et de Claude Bernard, de France et de Langevin. Il veut seulement se mettre, comme eux, sous le patronage moral d'un grand esprit qui donna un bel exemple de pensée libre, de recherche audacieuse, de dévouement à la science, et qui serait le premier aujourd'hui à vouloir se dépasser lui-même.

« Tous ceux que ce programme attire seront chez nous les bienvenus. Tous sont invités à nous dire leurs désirs, à nous proposer leurs suggestions, à nous faire bénéficier de leur collaboration.

« Nos réunions seront en principe, mensuelles. Nous en donnerons un aperçu sommaire dans un « Bulletin » paraissant tous les mois.

« Par son intermédiaire, nous nous tiendrons en liaison étroite avec ceux de nos adhérents qui ne pourraient assister aux réunions. Il nous sera donc possible de recruter des adhésions en province et de constituer ainsi à travers le pays un bloc puissant d'esprits libres capables de se prononcer en connaissance de cause sur la vie et l'action des croyances communes. »

L'appel fut entendu par beaucoup et nous amena des adhésions nombreuses dont la liste n'a cessé de s'allonger et donne un total déjà imposant.

LA « CONVERSION » DE SIMON LE MAGICIEN

Sous le nom de Simon se dissimule un drame qui est, au moins en partie, celui des origines chrétiennes ; ce drame met en scène plusieurs personnages importants parmi lesquels s'aperçoit un dieu.

S'il n'est parlé de Simon — qualifié pour des motifs polémiques de magicien — qu'en un seul endroit du Nouveau Testament (1), les Apocryphes et les Pères de l'Eglise ont abondamment signalé l'importance de son rôle, de ses disciples, de sa doctrine et le danger qu'il a pendant longtemps fait courir au christianisme orthodoxe.

On le donne partout — et c'est là un fait fondamental — comme le premier des hérésiarques, comme la source de toutes les erreurs qui ont essayé par la suite de ternir la pureté originelle de la religion du Christ. Il y a donc entre *Simon* et l'Eglise un lien étroit puisque l'un est l'hérétique de l'autre, le principal hérétique, et que sa doctrine a constitué la première hérésie.

Le renseignement est extrêmement précieux ; il nous apprend que l'idée de la première hérésie se rattache à la gnose simonienne et ceci est grave ; en effet, s'il était établi que la religion de *Simon* est antérieure au christianisme, le lien de dépendance serait inversé ; c'est le simonisme qui pourrait nous documenter sur les origines chrétiennes.

Or, il est hors de doute que la religion simonienne est antérieure au christianisme ; les textes orthodoxes l'admettent indirectement. Quand l'évangélisation de la Samarie commença, les prédicateurs chrétiens se trouvèrent devant une religion gnostique bien assise, encore très vivace au milieu du second siècle. Loin d'avoir été influencée par le christianisme, cette gnose s'était formée sans lui et avait influé sur lui.

Bousset, étudiant le simonisme primitif, a tenu pour certain que nous avons affaire là à une gnose qui n'a pas subi d'influence chrétienne et H. Leisegang (2) a écrit : « La gnose hérétique existait *avant le christianisme*, elle s'est faite chrétienne, les chrétiens l'ont rejetée, elle ne prétend pas moins demeurer chrétienne et passer pour telle ».

---

(1) En Actes VIII, 9. 24. (On a émis l'hypothèse que son surnom de Magicien pouvait provenir de Magnus ou de Megas : le Grand).

(2) La Gnose, Payot, Paris. 1951, p. 49.

Simon est représenté parfois non comme un hérétique mais comme un chrétien d'une espèce particulière qui se rallia à l'Eglise orthodoxe puis qui l'abandonna ; il n'en fut rien, mais l'idée est à retenir. Ce n'est que plus tard que la gnose simonienne fut traitée d'hérésie ; le dogme chrétien primitif ayant évolué, les néo-chrétiens dénoncèrent comme hérétiques ceux qui avaient conservé les croyances primitives.

Epiphane, pour qui le simonisme était une hérésie, affirmait que « cette hérésie existait déjà *avant le Christ* ».

Ainsi que nous allons le constater, *Simon* lui-même, avant d'être un homme qualifié de magicien, fut un dieu.

LE DIEU SIMON et LA DEESSE HELENE

Nous savons par Justin Martyr (Dial. 120) que, non seulement les Samaritains, mais d'autres peuples, adoraient « *Simon comme le premier dieu* « au-dessus de tout pouvoir, principauté, domination » et qu'ils considéraient *Hélène* comme sa « *première pensée* ».

Justin affirme que *Simon* était même reconnu comme le premier dieu à Rome (3) où il avait sa statue dans l'île du Tibre. Irénée rapporte que *leurs disciples adoraient Simon et Hélène sous la forme de Jupiter et de Minerve*, ce qui revient à dire qu'ils étaient ces mêmes divinités sous des noms différents.

Après qu'ils eurent été humanisés, le souvenir de leur origine divine ne disparut pas complètement puisque *leur légende identifie Simon au Suprême Principe et assimile Hélène au Principe Féminin* et que c'est la prétention (supposée) de l'homme Simon à être un dieu qui étonna les Pères de l'Eglise et aurait différencié la secte simonienne des autres sectes gnostiques. Or, il n'y eut pas en réalité cette différence entre les sectes ; l'homme Simon qui apparut tardivement ne fit qu'hériter la légende du dieu peut-être parce qu'il en défendait la doctrine.

Les Pères rapportent que *Simon et Hélène étaient appelés Seigneur et Dame* (kyrios et kyria), *titres donnés aux divinités*, notamment à celles de Tyr.

Le fait est donc établi sans discussion possible ; *primitivement, Simon et Hélène étaient des divinités importantes assimilées notamment aux deux grands dieux romains.*

---

(3) En 1574, on a trouvé à l'endroit indiqué par Justin la base d'une statue portant l'inscription « *Semoni sanco de fidio* », c'est-à-dire consacrée au dieu sabin Sancus Fidius Semopater, divinité de la bonne foi et des contrats ; ce dieu Semo Sancus n'est autre que Dius Fidius ; il est l'aspect diurne de Jupiter (qui était à la fois dieu du jour et de la nuit). Par conséquent, Justin a raison. Simon, considéré lui aussi comme une forme de Jupiter, avait bien sa statue dans l'île du Tibre.

L'Homme légendaire

Simon est donné comme Samaritain par tous les textes ; sa qualité d'hérétique se voit ainsi confirmée et aggravée, la Samarie étant le pays classique de l'hérésie pour les Juifs autant que pour les Chrétiens.

Simon serait né à Gitta ou Gitton, à neuf lieues de Jérusalem, non loin de Rama, cité de la tribu de Benjamin, tout près du tombeau de Rachel ; observons néanmoins qu'en nous donnant ce renseignement, Josèphe a peut-être confondu cette ville (dont ni le nom ni le site ne sont bien assurés) avec Kition de Chypre.

Sa mère était une Rachel (4) ; or Rachel a pu être un nom générique désignant l'ancêtre d'une tribu. La Rachel biblique, l'une des épouses de Jacob, avait dérobé à son père Laban deux idoles qui assuraient la fécondité ; elle mourut après avoir donné à son fils nouveau-né le nom de Benjamin (Ben-Oni) dont la signification était « fils de ma main droite » (5).

Comme fils d'une Rachel, Simon fut certainement un nouveau Benjamin. Il annonçait lui-même qu'il se tenait à la droite de son père ; ses adversaires, en lui refusant cette qualité de « fils de la droite », reconnaissaient qu'il prétendait la posséder.

Le Pierre des écrits clémentins accuse Simon d'être « de la main gauche » en opposition au Fils du Père ; il le classe (Hom. II, 16-17) dans la lignée de gauche, féminine, avec Caïn, Ismaël, Esaïe, Aron, Jean-Baptiste, tandis qu'il se place — lui, Pierre — dans la lignée de droite en compagnie d'Abel, Isaac, Jacob, Moïse, du Fils de l'Homme et du Christ (6) ; Pierre qualifie Simon (VII, 2) de puissance gauche de Dieu afin de réduire à néant sa prétention d'être la Grande Puissance (de droite).

Le père de Simon aurait été un Antoine (7). Faut-il voir dans le couple Antoine-Rachel une allusion à Antoine et Cléopâtre ? Ce n'est pas impossible. Antoine avait conquis l'Orient et était l'ami d'Hérode ; il lui confia des forces qui lui permirent de pren-

---

(4) Hom. Clém. II.

(5) Une autre interprétation possible serait « fils des jours, c'est-à-dire du temps ou du vieux temps, expression à rapprocher de celle d'Hénoch : la tête des jours. La tribu de Benjamin se rattache au pays d'Ephraïm où vivaient les « Fils de Joseph », la « Maison de Joseph », les hommes du sud ; en ont fait partie Saül, Jérémie, Paul.

(6) Ce qui n'est pas étonnant puisque Simon avait pour compagne Hélène qui avait été celle de Jean-Baptiste ; avec le Jésus catholique la divinité féminine et la prophétie féminine disparaissent.

(7) Hom. Clém. II.

dre Jérusalem (37 av. J.C.) et il fit exécuter (peut-être crucifier) à Antioche, le dernier des princes Asmonéens, Antigone, un fils d'Aristobule. Cléopâtre (dont la statue fut placée par César dans le temple de Vénus à Rome) reçut d'Antoine le Liban avec les ports de Byblos et de Beryte, Chypre et les palmeraies de Jéricho, précisément dans le pays de Benjamin ; son légendaire suicide aux serpents (qui lui auraient été apportés dans une corbeille de fruits) ressemble au rite eucharistique des Ophites ou Séthiens qui étaient probablement des gnostiques simoniens.

Antoine et Cléopâtre s'identifièrent au couple divin Dionysos-Aphrodite (Osiris-Isis) ; les deux enfants du couple royal avaient été respectivement surnommés le Soleil et la Lune. Or, nous savons que Simon était présenté comme un dieu solaire et Hélène comme une déesse lunaire dont Jean-Baptiste avait été, avant Simon, le compagnon.

Cléopâtre, nouvelle Rachel par sa beauté, pratiquait peut-être une religion gnostique et sa présence dans la légende simonienne est à rapprocher de celle d'un Clopas dans la famille supposée du Christ.

Le nom de Rachel signifie « la brebis » ; son fils Simon était donc un « agneau ». De son côté, Hélène était la « brebis perdue » ; ces comparaisons se retrouvent dans les Evangiles (8). Les termes d'agneau et de brebis étaient utilisés dans l'antiquité par quelques associations ou cercles religieux pour désigner les membres d'une même fraternité. Il n'est donc pas extraordinaire que certaines sectes juives aient également employé ces termes ; or ils apparaissent, pour la première fois, semble-t-il, avec ce sens « technique » dans le Livre d'Enoch où les agneaux désignent les Hassidéens dont les chefs sont Judas, Macchabée et ses frères, vers les années 166-161 av. J.C.

Mais il s'agit simplement d'allégories et Simon lui-même le déclare : « Je ne suis pas le fils d'Antoine ; ma mère Rachel me conçut étant encore vierge avant d'avoir eu des rapports avec lui » (Rec. II, 14). Simon a pu, certes, « apparaître comme un homme parmi les hommes » (Hipp. Philos ; VI, 19.6), mais « il n'avait qu'une apparence humaine » et il n'était pas né suivant les lois ordinaires de la génération ; nous voici en plein docétisme.

Le Pseudo-Marcellus (C. 44) lui fait dire qu'il a été autrefois circoncis « en un temps où l'on était tenu de l'être » et il se mit sous la loi, pour en libérer ses compatriotes (9). On lui donna le nom de Simon qui signifie « Obéissant », titre qu'il porta avant Jésus, lequel fut « obéissant jusqu'à la mort » (Phil. II. 8).

Il devint, parmi les vingt-neuf disciples de Dosithée, le préféré ; ce groupe de trente rappelait celui de Moïse (Exode XVIII),

(8) « Je ne suis envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël » (Matt. 15-24). « Les brebis seront à la droite du Fils de l'Homme » (Matt. 25-32). Jésus lui-même était un agneau.

celui de Josué, celui d'Elie, celui des jours du mois. Selon la légende, Simon devait être baptisé par Dosithée ; ce baptême ne comportait que l'eau mais le feu apparut pour la première fois avec Simon (10).

Le simonisme est sans doute le système de Dosithée rendu plus complexe, associé à une autre doctrine ; il doit être le mariage de l'eau et du feu. Simon reprochait, en effet, à son maître d'ignorer une partie de la doctrine du salut, c'est-à-dire l'esprit. A la mort de Dosithée, Simon lui succéda et hérita ainsi ses titres : Sauveur, Premier dieu, celui qui se tient Immobile, Père.

Simon eut pour compagnons Apion, Anubion, Athénadore, mais le pseudo-Clément est le seul à en parler.

Il était accompagné partout par Hélène qui s'appelait également la Lune. Les trente disciples correspondent aux jours du cycle lunaire ; or, le nombre des prétendants de l'Hélène de Troie aurait été de trente et le rôle de Simon ressemble beaucoup à celui de Ménélas (11). Ces trente disciples viennent peut-être des trente éons des Docètes d'Hippolyte.

Les Pères de l'Eglise ont voulu voir dans l'union mystique de Simon et d'Hélène — qui n'étaient que des fantômes — une suite de débordements charnels qui, en réalité, n'étaient pas possibles et auraient été contraires à la prédication de pureté et d'abstinence de Simon. L'aveu qui échappe à Epiphane devant le silence de la tradition à ce sujet est à noter : « ...Il (Simon) ne montrait pas qu'il avait commerce avec elle » (XXI, 2). Epiphane suppléait donc par l'imagination aux secrets qui ne lui étaient pas confiés.

Simon accomplissait des miracles dont certains se retrouvent dans les Evangiles sous le nom de Jésus. Il faisait lever des moissons magnifiques dont il avait été le semeur grâce au grain de la bonne parole ; il échappait aux persécutions en se rendant invisible, en pénétrant à l'intérieur des montagnes, en rompant ses chaînes, en traversant les murs, en brisant les portes ; il se transformait, à volonté, en prenant la figure d'hommes ou d'animaux ou d'habitants des sphères célestes ; il rendait la vue aux aveugles, faisait mouvoir des statues, aboyer des chiens d'airain ou parler un chien vivant, changeait des pierres en pains, de l'eau en sang, de l'air en eau, guérissait les boiteux, ressuscitait des morts, les faisait marcher...

---

(9) Mais, comme nous le verrons, c'est peut-être le personnage de Paul qui a influencé sur ce point la biographie de Simon, car certains écrits affirment que Paul n'était pas juif (voir Gal. IV, 5).

(10) De même, Jean baptise d'eau et annonce que Jésus baptisera de feu. Jean et Dosithée sont sans doute un seul et même personnage.

(11) Les grands-prêtres Onias étaient des Ménélas.

Parti probablement de Samarie, s'étant identifié en Judée à un dieu fils, Simon se serait rendu à Césarée de Straton puis dans les villes suivantes : Dora, Ptolemaïs, Tyr, Sidon, Beyrouth (Beryte), Byblos (l'antique Gebal), Tripoli. La suite des écrits clémentins donne à penser qu'il serait allé ensuite à Orthosia, Antarados, Balanaïa, Paltos et Gabala où Pierre le poursuivit ; il aurait séjournée à Laodicée, Antioche, puis en Judée d'où il se serait embarqué à Césarée pour atterrir à Pouzzoles et aller de là vers Rome.

Son passage dans les villes de Syrie paraît évident tellement il cadre avec les origines du dieu Simon mais cette indication ne se trouvait pas dans le vieil ouvrage apocryphe des Actus Vercellenses qui montrait Simon venant à Rome pour s'enfuir de Judée.

Les villes citées ne sont probablement que les lieux où la religion simonienne s'implanta et où elle eut à soutenir des disputes théologiques avec d'autres sectes gnostiques ou judéo-chrétiennes, disputes symbolisées plus tard par une lutte entre Simon et Pierre.

Pendant son voyage par mer, Simon se serait privé de nourriture (ce qui s'explique par le fait qu'il n'avait qu'une apparence de corps) et il aurait commandé aux vents (12) et à la mer (Actes de Pierre).

A Rome, Simon fit des miracles à la suite desquels on lui éleva une statue à deux visages, comme au dieu Janus ; une autre lui fut peut-être dressée dans l'île du Tibre où Asclépios possédait un temple ; une autre lui fut dédiée en sa qualité de « jeune dieu ».

C'est dans cette ville que Simon — imitant Jean-Baptiste — fut décapité ; mais il ressuscita le troisième jour après sa mort. Ce rite fut réduit par les partisans de Pierre à un tour de prestidigitation qui ne réussit point ; selon leur légende, Pierre parvint à faire retomber sur terre le corps de Simon qui s'était envolé ; or, les simoniens affirmaient que le dieu n'avait pas de corps et qu'il ne s'était révélé que par une forme, une apparence ; Pierre s'attaquait à un fantôme. Dans le récit primitif, celui de ses adeptes, Simon devait être enlevé au ciel et y rester debout à la droite de son père, éternellement.

Tels sont, brièvement résumés, les principaux traits légendaires de l'homme Simon ; ils sont tous, ou à peu près, miraculeux, c'est-à-dire incompatibles avec les possibilités d'un homme ordinaire.

Il nous reste maintenant à examiner comment et pourquoi le dieu Simon a pu évoluer jusqu'à devenir un personnage historique dont on prétendit connaître le lieu de naissance, les parents et certains détails de vie.

---

(12) Le voyage de Paul par mer (en Actes XXVII) n'est sans doute que le récit de ce miracle appliqué à Paul.

Simon humanisé

Entre le Premier Homme ou Homme Primordial — fils de dieu et dieu lui-même — et l'homme ordinaire, terrestre, la confusion était facile ; elle eut lieu en des temps où la culture et l'esprit critique étaient moins répandus qu'aujourd'hui ; elle serait faite encore par nombre de nos contemporains. L'expression « Premier Homme » suggère nécessairement l'idée d'un homme comme les autres.

D'autre part, quand on sut que la puissance divine avait pris l'apparence d'un homme ou s'était incarnée, on dût chercher quel était l'homme qui avait pu être ainsi porteur des vertus, de la vérité, du message de Dieu. On le trouva naturellement (on en trouva même plusieurs) et, quand il mourut, on ne put douter que l'âme de ce héros (prophète ou apôtre) était retournée au ciel, d'où l'idée de la résurrection spirituelle.

Les peuples avaient tendance à magnifier les hommes qui leur paraissaient extraordinaires, rois ou prophètes, et qui étaient leurs sauveurs ou leur enseignaient la voie du salut. Les Juifs avaient même un mot spécial pour les qualifier ; un dieu sauveur était un messie (céleste), un roi était un messie (terrestre) ; le dieu pouvait par conséquent être pris pour un homme.

Si le dieu Simon est devenu un homme, l'événement ne serait pas nouveau dans l'histoire des religions et il n'aurait rien d'extraordinaire. A l'époque où se forma la légende simonienne, l'évhémérisme était depuis longtemps à la mode ; tous les dieux passaient pour avoir mené une existence terrestre ; cette thèse était encore, au IVe siècle, celle des écrits pseudo-clémentins.

Simon n'est d'ailleurs pas devenu homme tout d'un coup. Il y a eu une époque où l'on ne savait que très peu de choses sur son état civil et son existence.

On commença par le situer dans un certain milieu : la Samarie, et par raconter l'événement marquant de sa vie ; il avait épousé une prostituée de Tyr nommée Hélène mais, comme on ne pouvait empêcher que ce couple décrié par ses ennemis soit toujours considéré comme divin, on prétendit qu'il se faisait passer pour divin.

Cette erreur se comprend. Valentin avait écrit que l'âme négligée est comme une hôtellerie peuplée de démons et salie d'ordures. Peut-il en être autrement d'une âme qui se complaît dans la prison du corps ? C'est pourquoi, en s'incarnant, l'âme de Simon avait rencontré celle d'Hélène — incarnée elle aussi — dans ce lieu mal famé qu'est le monde. La conséquence allait de soi, l'âme d'Hélène était celle d'une courtisane, Hélène était une prostituée.

Ce même raisonnement simpliste avait été appliqué à l'Hélène de Troie et devait l'être également à Hélène, femme de Constance ; on raconte que cet empereur avait rencontré celle

qui devait devenir l'impératrice Hélène dans une auberge où elle menait une vie de débauche, ce qui semblerait indiquer qu'elle pratiquait une religion gnostique (13) car on en fit plus tard une chrétienne.

Il fallait compléter la biographie de Simon. On lui donna pour maître Dosithée qui passait pour avoir été un messie annoncé par Moïse et fut considéré plus tard comme un rival de Jésus. Le maître et l'élève auraient été du nombre des trente disciples de Jean-Baptiste, ou des vingt-neuf et demi puisque figurait parmi eux Hélène qui, « étant femme, ne comptait que pour une moitié ». (14)

Dans cette légende, Hélène était la parèdre de Jean, celui-ci étant assimilé par les écrits clémentins à la Lune, comme elle ; « de même que le soleil-Jésus (15) avait douze apôtres (les mois « de l'année), la Lune-Jean avait trente ou vingt-neuf disciples « et demi » (nombre de jours d'une lunaison). Jean-Baptiste tient ici un rôle analogue à celui de Simon, époux d'Hélène.

La présence de Jean-Baptiste dans ce mythe et sa qualité de chef d'une secte simonienne sont très intéressantes ; elles indiquent sans doute un ancien état de la légende chrétienne.

La comparaison de Jésus au Soleil et de Jean à la Lune explique pourquoi le second doit diminuer pour que l'autre croisse (la lune cédant sa place au soleil) et fait apparaître la différence en même temps que le caractère complémentaire de leurs baptêmes respectifs, Jean étant un signe d'eau, Jésus un signe de feu, comme Simon (Jean III 30).

Que les aventures du dieu Simon aient été transférées du ciel et des sept sphères sur la terre, qu'il ait été considéré comme un dieu-fils, un fils de dieu, un messie, un héros puis un homme, — que ses statues aient représenté l'homme dans lequel il s'est incarné, — ce processus social est parfaitement naturel en n'importe quel coin du monde civilisé au début de l'ère chrétienne.

Cette humanisation ne s'est cependant pas faite du jour au

---

(13) Comme l'Hélène de Simon, la Marie de Jésus a été transformée (mais par les païens et les juifs) en femme adultère, voire même en professionnelle de la galanterie.

Jésus fut prétendu le fils de Marie et d'un soldat romain Panther ou Pandera, puis d'un propre frère de Marie ; (dans un apocryphe) Joseph lui-même envisage la possibilité qu'un inconnu ait tenu le rôle d'un ange du Seigneur, légende qui rejoint celle de Gabriel et confirme que l'ange a fini par être pris pour un homme.

(14) Cette « explication » étrange conserve sans doute le souvenir d'une divinité moitié femme, moitié homme, divinité lunaire.

(15) Déjà la Bible mettait Josué-Jésus dans un rapport direct avec le soleil.

lendemain ; elle a dû procéder par étapes dont les premières furent semées de contradictions. C'est pourquoi, dans les différents récits que nous possédons sur l'homme Simon, la légende divine transparaît encore en maints endroits.

Les textes nous apprennent en effet que Simon a accompli des miracles, qu'on l'appelait « le Permanent » (épithète que Philon n'emploie que pour Dieu) ; qu'il montait au ciel supporté par deux anges ou dans un char de feu. Comment concevoir qu'il ne s'agit pas ici de la légende d'un dieu ?

Le dieu étant de Samarie imposa sa nationalité à l'homme, mais celui-ci fut accusé par ses adversaires de se faire passer pour un dieu ; les miracles du dieu furent transformés en tours de sorcellerie ou de magie de l'homme. Ce Simon ne fut d'ailleurs pas considéré immédiatement comme hérétique (ce qui paraît indiquer que l'opposition entre les sectes gnostiques est antérieure à la transformation de l'une d'elles en église imposant une doctrine unique), et on prétend même qu'il s'inclina devant la supériorité des apôtres. Ce serait Philippe qui aurait évangélisé Simon et la Samarie.

Selon les écrits clémentins, l'homme Simon, dit le magicien, aurait eu pour amis : Apion, Annubion et Athénodore. Ces trois personnages ont sans doute été choisis comme les incarnations respectives du polythéisme, du fatalisme astrologique, de l'épicurisme (ou négation de la Providence), c'est-à-dire des trois doctrines erronées que l'on prêtait à Simon pour le faire considérer comme un athée ou un faux prophète. Rien n'établit donc que Simon ait connu ces philosophes païens mais il est donné comme leur contemporain et comme un adepte de certaines de leurs conceptions.

Apion, originaire d'Alexandrie, était un littérateur et grammairien qui enseignait dans sa ville natale et à Rome au temps de Tibère (—42 à +37), de Caligula (37 à 41) et de Claude (42 à 54). S'il faut en croire Pline (Hist. Nat. 1), Tibère appelait Apion « cymbalum mundi » en raison de sa bruyante célébrité. Il était l'ennemi des Juifs et des Judéo-Chrétiens, prétendait que les Juifs étaient d'origine égyptienne, qu'ils étaient les plus grands trublions d'Alexandrie, que leurs rites étaient sanglants et absurdes, qu'ils adoraient un âne. (Dire de Simon qu'il était l'ami d'Apion c'est reconnaître non seulement qu'il n'était pas juif mais qu'il était l'ennemi des Judéo-Chrétiens). Apion dirigea l'ambassade alexandrine qui se rendit à Rome pour dresser Caïus contre les Juifs qui refusaient de rendre un culte à l'image impériale ; son principal adversaire était Philon.

Apion avait fait des travaux sur Homère, et cela peut expliquer la relation (réelle ou légendaire) qui aurait existé entre lui et Simon, puisque ce dernier interprétait allégoriquement les écrits d'Homère, s'intéressait à Hélène de Troie et avait fait ses études en Egypte.

Annubion, également égyptien, était né à Diospolis ; célèbre comme astrologue, contemporain probable de Néron, il avait

écrit un poème didactique dont six distiques nous sont parvenus grâce à Héphestion de Thèbes.

Quant à Athénodore, philosophe épicurien, on ne sait rien de lui.

De ces trois relations païennes, les maigres renseignements qu'on peut tirer ne contredisent nullement le visage de Simon tel qu'il nous apparaît et ils situent son existence dans la première moitié du premier siècle.

Simon le Magicien avait bien d'autres relations, notamment parmi les Gnostiques mais la légende chrétienne les a toutes converties au catholicisme grâce à l'irrésistible puissance de persuasion qui se dégageait de saint Pierre. C'est ainsi qu'auraient été convertis Marcellus, Clément, Faustinianus, Faustus, Faustinus, Mattidie, Justa, Bérénice, Nicetas et Aquila.

De même, son maître Jean-Baptiste — s'il ne put être converti à une religion qui n'existait pas encore — en devint le précurseur.

Et si les disciples de Simon : Ménandre et Valentin ne furent pas convertis, c'est parce que l'Eglise était devenue assez forte pour mépriser ces « hérétiques » purement et simplement.

Simon converti

Le plus ancien texte qui nous parle de l'homme Simon — pour le présenter comme un magicien que l'on a converti — se trouve dans les « Actes »; il se présente d'une manière singulière.

A peine le chapitre VIII de ces écrits a-t-il annoncé, aux vers 2 et 4, une persécution de l'Eglise au cours de laquelle tous les fidèles sont dispersés, que le texte passe à un autre sujet : il parle de Philippe et de Simon en Samarie. Pour savoir que les fidèles dispersés sont allés en Phénicie, à Chypre et à Antioche, il faudra poursuivre la lecture jusqu'au chapitre XI. Tout le passage intercalaire est ce qu'on appelle une interpolation, une interpolation avec reprise ; la coupure se place au vers 4 du chapitre VIII : « *Ceux donc qui furent dispersés...* » et la phrase mutilée continue au vers 19 du chapitre XI : « *...passèrent jusqu'en Phénicie, en Chypre et à Antioche* ».

Des raccords ont été faits, évidemment. Il fallut terminer le premier tronçon qu'on venait de mutiler ; le scribe ajouta : « *allaient de lieu en lieu et ils annonçaient la parole de Dieu* ». A son tour l'autre lambeau de la phrase primitive réclamait un commencement ; ce fut : « *Quant à ceux qui furent dispersés par la persécution arrivée à l'occasion d'Etienne, ils...* »

La conversion de Simon le Magicien par Philippe se trouve dans le passage qui a été intercalé au milieu du texte primitif ; cela rend assez suspecte l'histoire qu'on nous raconte et que voici :

Il y avait en Samarie un homme, nommé Simon, qui était considéré par le peuple tout entier comme la Grande Puissance

de Dieu. Quand ce peuple crut à Philippe qui annonçait le royaume de Dieu et le nom de Jésus-Christ, il fut baptisé et Simon crut à son tour ; ayant reçu le baptême il ne quittait point Philippe, tout étonné d'assister aux miracles de ce dernier. Puis, les apôtres de Jérusalem ayant appris ces événements, envoyèrent en Samarie Pierre et Jean ; ceux-ci ajoutèrent le baptême du saint Esprit au peuple qui n'avait été baptisé qu'au nom de Jésus. Simon leur offrit de l'argent pour recevoir le pouvoir d'imposer les mains mais ils le lui refusèrent (Act. VIII 9 à 25).

Déjà l'on peut conjecturer que le baptême du saint Esprit a été ajouté au baptême selon Jésus. Dans la réalité des faits, Simon qui est donné pour un grand personnage n'a pas dû se déjuger deux fois ; son premier convertisseur (s'il y a eu réellement conversion) ne connaissait qu'un baptême, celui de Jean et il ignorait le saint Esprit.

L'homme qui se cache sous le nom de Simon a-t-il été vraiment converti par Philippe ? Si oui, dans quelles conditions ? Pour le savoir il faut d'abord préciser qui était ce Philippe qui allait en Samarie prêcher l'Evangile et convertir les masses.

Son convertisseur

Les Evangiles connaissent parmi les *apôtres*, un Philippe mais ils parlent accessoirement d'un autre Philippe qui, lui, aurait été *évangéliste*, titre fort curieux pour un homme dont l'Evangile ne fait pas partie du canon catholique.

Philippe l'*apôtre* fut le premier que Jésus aurait appelé et le quatrième de ceux qui s'attachèrent à lui. S'il fut le premier « appelé », c'est peut-être parce que son personnage fut utilise le premier pour patronner la transformation de sa secte en religion catholique. Ses amis André et Simon (qui devint Pierre) étaient disciples de Jean-Baptiste ; on peut même se demander s'il ne l'était pas lui-même car, lorsque le « Christ » l'appela, il se trouvait près de l'endroit où baptisait Jean ; son christ était peut-être Jean.

Polycrate le considère comme l'une des grandes lumières d'Asie ; il aurait été enterré à Hiérapolis avec deux de ses filles prophétesses, une troisième aurait eu son tombeau à Ephèse. L'ouvrage apocryphe « Voyages de l'apôtre Philippe » le représente surtout à Hiérapolis et l'associe à l'apôtre Barthélémy ; il aurait prêché en Phrygie.

Philippe l'*évangéliste* fut l'un des sept disciples de l'Eglise primitive ; il se serait rendu (comme son homonyme l'apôtre) d'abord à Samarie et à Néapolis pour prêcher le Christ aux Gentils ; il aurait converti l'eunuque de la reine Candace, un païen ; c'est à Césarée qu'auraient été enterrées ses quatre filles, car lui aussi avait des filles dont on parlait.

Celles-ci portent de beaux noms grecs, ce qui est important,

et des noms dont la signification nous maintient dans un même cercle d'idées : Charitine qui rappelle un éon gnostique de Valentin, — Entychiane, celui d'une secte simonienne, — Hermione, également une secte hérétique. La quatrième fille s'appelait Iraïs, nom qui se rencontre avec de nombreuses variantes : Heira. Hirenis, Hirena, Herena, Helena.

On peut se demander si les filles de Philippe ne sont pas tout simplement la personnification de sectes issues de son enseignement.

Après 65, date de la révolte juive, les faits concernant l'évangéliste s'enveloppent de légende. Il serait parti pour Hiérapolis ou Tralles (de Carie ou de Lydie) en Asie Mineure.

Selon l'évangile de Philippe — qui était en usage chez les Ophites — l'âme qui monte au ciel révèle les réponses qu'elle doit faire quand elle franchit les sept barrières et elle déclare au Seigneur qu'elle ne s'est pas commise avec les archontes du monde. Philippe y est donné comme interlocuteur de Bardesane le gnostique. A l'époque où l'Eglise a annexé Philippe, elle a dû supprimer cet évangile marqué du sceau simonien.

La confusion entre les deux Philippe date des débuts même du christianisme. Polycrate d'Ephèse, Clément d'Alexandrie, Eusèbe *identifient l'apôtre et l'évangéliste.* Nous constatons, avec les maigres renseignements qui nous restent, qu'ils avaient chacun plusieurs filles et que l'un comme l'autre fut en rapport avec la ville d'Hiérapolis.

S'il y a eu confusion, c'est parce qu'ils étaient identiques. Le Philippe primitif fut converti, catholicisé et l'on oublia de donner à son nouveau personnage une biographie appropriée. Avant d'être apôtre et évangéliste, il fut peut-être diacre ; il fut en tout cas *l'un des sept premiers disciples du Christ*, l'un de ces hellénistes qui — avant les judéo-chrétiens (et sans doute d'une toute autre manière) — prêchèrent le christianisme.

Ce groupe des sept comprenait (selon les Actes) *Etienne*, *Philippe*, *Procore*, *Nicanor*, *Timon*, *Parmenas* et *Nicolas*.

Celui qui paraît en avoir été le chef, *Etienne*, fut un prédicateur plus important qu'aucun des douze apôtres ; il alla porter l'Evangile dans les synagogues, fit des prodiges et des miracles et sa propagande lui suscita une violente opposition ; il se transforma en ange devant le sanhédrin ; il fut le premier apôtre et le premier martyr chrétien ; sa volonté de modifier les usages juifs, ses discours, le firent considérer comme un blasphémateur et il fut lapidé.

Procore est donné comme auteur d'une *Histoire de l'apôtre Jean* ; selon ce récit, il aurait été le disciple de Jean qu'il aurait accompagné en Asie et il aurait participé à la destruction de l'image de Diane-Artemis à Ephèse, ce qui rappelle les incidents semblables provoqués par Paul et ses compagnons dans cette même ville (Act. XIX). Des traditions tardives placent Procore parmi les 70 disciples et en font l'évêque de Nicomédie en Bithynie.

Nicanor, l'un des 70 disciples (selon le Pseudo-Hppolyte) serait mort au temps du martyre d'Etienne.

Timon aurait été l'un des 72 disciples (selon la « Synopsis » de Dorothée de Tyr) ; il serait devenu l'évêque de « Bostra Arabum » et aurait été martyr. (Or le martyre du Timothée, compagnon de Paul, aurait été provoqué, selon une tradition, par son opposition aux pratiques licencieuses de la foule lors des fêtes de Diane ; serait-ce le même personnage ?).

Parmenas (ou Parmenides) aurait subi le martyre à Philippes au temps de Trajan et se trouve commémoré avec Procore le 28 juillet ; il aurait été évêque de Soli.

Nicolas était, selon le texte même des Actes, un prosélyte d'Antioche vers l'année 33.

L'Apocalypse (II, 6, 15) mentionne une secte de Nicolaïtes qui, selon Irénée (*Contr. Haer.* I 26, § 3) prétendait descendre de Nicolas ; celui-ci est dépeint par Epiphane (*Adv. Haer.* I 2, § 25) comme ayant sombré dans le vice et étant devenu fondadateur de la secte immorale des Nicolaïtes. Hippolyte accuse ceux-ci (*Philosoph.* VII) d'outrager le saint Esprit, de vivre dans la prostitution et de manger des viandes offertes aux idoles (16), accusation qui sera également lancée contre Paul.

C'est la mention de cette secte dans l'Apocalypse qui lui a valu son insertion dans les listes d'hérésies mais il n'est nullement établi qu'elle ait continué d'exister après la rédaction de cet écrit. Irénée et Hippolyte placent les Nicolaïtes parmi les gnostiques, peut-être parmi les Ophites.

Quoi qu'il en soit, les calomnies lancées contre Nicolas ne tiennent pas devant le témoignage de Clément d'Alexandrie (*Strom.* III 4 et *apud Euseb.* H. E. III 29 ; il déclare que Nicolas mena une vie de chasteté et qu'il éleva ses enfants dans la pureté. Et si Théodoret, tout en confirmant ce jugement (*Haeret. Fab.* III, 1), reproche aux Nicolaïtes d'avoir fait un usage abusif du nom de Nicolas, il est incontestable que les accusations infâmantes dont ils ont été l'objet sont des injures lancées par des adversaires décidés à ruiner leur réputation et leurs croyances.

Muni de ces renseignements nous allons peut-être pouvoir nous faire une opinion sur la double conversion de Simon.

∴

Première conversion

De quelle conversion peut-il s'agir quand Philippe va trouver Simon ? Quelle religion va-t-il lui proposer ? N'oublions pas que

---

(16) L'évêque Astérius, contemporain de Julien, jetait des soupçons analogues sur ce qui se passait lors de la célébration des mystères d'Eleusis.

nous sommes ici aux tout premiers débuts du christianisme ; il n'y a pas encore d'Eglise organisée et de dogme arrêté.

Or, ce qui est frappant, ce sont les rapports de Philippe avec la religion simonienne.

Philippe est un helléniste ; il est l'ami d'André et de Simon, disciples de Jean-Baptiste, comme le fut Simon le Magicien ; il est également l'ami de Nicolas qui était gnostique, peut-être ophite, et qui apparaît dans les « Vies des Prophètes » du pseudo Dorothée au IIe siècle comme un hérétique, compagnon de Simon le Magicien.

L'Evangile de Philippe est en usage chez les Ophites dont le système correspond dans les grandes lignes à celui de Simon le Magicien. Or, d'après cet Evangile, Philippe était accompagné dans ses missions apostoliques, non point par ses filles, mais par une Marianne qui avait transmis aux Naassènes les traditions qu'elle avait reçues du Seigneur. Cette Mariamne est la Marie-Madeleine des Evangiles ; pour les gnostiques, elle est la plus haute autorité avec Jean le Vierge.

Ces faits montrent que Philippe et Simon le Magicien avaient des croyances religieuses très voisines. Si Philippe a converti Simon, ce ne peut être qu'à une religion gnostique non à une foi judéo-chrétienne ; au contraire, on pense invinciblement à l'hellénisation, par Philippe, d'une secte samaritaine.

Les textes catholiques veulent nous persuader d'une autre conversion et ils laissent entendre que Philippe a fait reporter de Simon sur Jésus la croyance au Christ mais nous montrerons dans une prochaine étude que c'est vers l'an 100 que Jésus a été substitué à Simon et à Hélène dans les nouveaux systèmes gnostiques

Même s'il l'avait connu, le Jésus de Philippe n'aurait donc pas été le Jésus catholique ; il aurait été le dieu d'une gnose restée simonienne en partie.

Jésus était-il déjà un dieu gnostique vers l'an 30 au moment de la mort d'Etienne ? Celui-ci prêchait-il la foi en ce Jésus ? Son long discours judéo-chrétien, qui serait étonnant de la part d'un helléniste, constitue une interpolation dans le texte primitif des Actes ; en supposant qu'il l'aît réellement prononcé, le Jésus qu'il évoque ne serait pas un homme ; ce serait un dieu, le Fils qui siège (comme Simon) à la droite du Père, le Seigneur qui va accueillir dans les cieux l'âme, l'esprit d'Etienne.

Certes, il est écrit dans les Actes (VIII, 35) que « Philippe annonça Jésus » mais ce passage fait malheureusement partie de l'interpolation tendancieuse déjà signalée.

Il paraît donc difficile d'admettre que Philippe ait amené Simon à confesser un dieu qu'il ne connaissait pas encore. Nous avons indirectement un témoignage d'Origène sur ce point ; parlant des Héléniens, il écrit que Celse a oublié de noter que les Simoniens n'ont jamais reconnu Jésus comme le Fils de Dieu.

Par conséquent, on doit admettre que la prétendue conversion de Simon est un récit tardif destiné à expliquer comment

la première doctrine chrétienne d'un apôtre gnostique a été remplacée par la doctrine catholique.

Au surplus, la gnose simonienne est antérieure à Philippe Quand celui-ci se rend en Samarie, tout le pays a foi en Simon. Philippe pratiquait une religion analogue à celle de ce dernier, une religion pré-chrétienne, probablement d'un type gnostique

Enfin, Philippe était en relations avec Paul — qui lui rendit visite à Césarée (Act. XXI. 8) où il rencontra ses filles — et la conversion de Paul (tellement importante qu'elle est restée fort célèbre) se relie probablement à celle de Simon le Magicien.

Seconde conversion

Examinons maintenant la seconde conversion de Simon, celle opérée par le saint Esprit. Le récit qui la rapporte a été inséré tardivement dans les Actes pour les corriger dans un sens orthodoxe.

Nous savons que les premiers écrits chrétiens sont les *épîtres* de Paul. Or, Paul ne connaissait qu'un esprit, celui qui est intérieur à l'homme (comme l'âme), l'esprit vertu (comme la foi ou la sagesse) qui s'oppose à notre corps de chair ; il ignorait le saint Esprit, extérieur à l'homme, l'être brûlant, le fluide qu'on transmet par l'imposition des mains ou qui descend du ciel en langues de feu. Paul n'avait aucune idée de la mission de Pierre et de Jean en Samarie.

Justin, qui donna (vers 165) une description complète et prolixe de l'initiation chrétienne (Apol. 61-65), ne fait aucune allusion au saint Esprit ou à l'imposition des mains ; il ne connaît donc pas le récit des Actes qui atteste l'existence de ce sacrement.

Le rite du saint Esprit est apparu entre Justin qui n'en sait rien et Irénée qui le connaît, c'est-à-dire vers 170 ; il est d'origine montaniste (17).

Le récit de la seconde conversion de Simon n'est donc qu'une fiction ajoutée à la première interpolation existant dans le texte primitif, un siècle après.

On trouve sur ce même sujet, toujours dans les Actes (en XVIII 26 et en XIX, 2 à 7), deux autres interpolations tendant à faire administrer à Apollos et à quelques disciples d'Ephèse, qui ne connaissaient que le baptême de Jean, le baptême supplémentaire du saint Esprit. Or qui donne ce baptême aux Ephé-

---

(17) C'est peut-être d'une secte issue de Philippe que sortit le mouvement montaniste ; la Phrygie fut le centre de son activité ; le corps de Philippe reposerait à Hiérapolis ; enfin et surtout, à la fin du IIe siècle les montanistes citaient ses quatre filles avec Agabus pour justifier leur prétention à posséder encore le don de prophétie.

siens ? Paul qui — précisément — ignore tout du saint Esprit. Et qui en instruit Apollos ? Aquila et sa femme Priscilla (18).

Or, Aquila étant un compagnon de Paul, sa connaissance du saint Esprit paraît étonnante ; le disciple en savait-il plus, touchant le baptême chrétien, que le maître ?

S'il fallait en croire les *Homélies Clémentines*, cet Aquila aurait été disciple de Simon le Magicien et l'aurait quitté pour devenir celui de Pierre mais cette rupture n'est très probablement qu'une invention du rédacteur.

Les Judéo-Chrétiens issus du groupe de Pierre n'ont été des propagandistes du saint Esprit que vers 170 environ. Pierre n'a pas connu la troisième personne de la sainte Trinité et n'a pas plus administré le second baptême à Simon que Paul ne l'a fait connaître aux disciples et Aquila à Apollos.

On peut rappeler maintenant que, dans I Cor. I, 10-17, Paul affirme qu'il n'a pas baptisé en son nom et que sa tâche n'est pas de baptiser mais d'annoncer l'Evangile ; on peut même douter qu'il ait baptisé — comme on le lui fait dire en contradiction avec cette affirmation — Crispus, Gaïus et la famille d'Etienne.

CONCLUSION

En définitive, il nous paraît impossible de croire à la prétendue conversion de Simon le magicien.

Le personnage est antérieur à l'organisation de l'Eglise chrétienne ; il a été un christ contemporain ou prédécesseur de Jésus, disciple comme lui de Jean-Baptiste.

Le récit de sa double conversion se trouve dans un passage des Actes qui fut ajouté tardivement au texte primitif.

Son premier convertisseur, Philippe, fut l'un des sept disciples de l'Eglise primitive, avant l'apparition des apôtres ; c'était un gnostique, probablement disciple de Jean-Baptiste, un helléniste comme le sera Simon lui-même, un prophète dont l'Evangile était en usage chez les Ophites. S'il a réellement influencé Simon, il l'a converti aux croyances d'une secte gnostique et non pas à un christianisme non encore défini.

La seconde conversion (celle relative au saint Esprit) est absolument insoutenable ; elle était ignorée de Paul et lui est postérieure.

Georges ORY.

(18) Il y eut vers 170 une Priscilla prophétesse qui quitta son marie pour suivre Montan ; elle recevait des visions du Christ et du saint Esprit.

Le Gérant : Georges Ory

Imp. R. Leroy, La Ferté-Macé - Orne Dépôt légal : 1956 1er trim.

NOTES DE LECTURE

ENCYCLOPÉDIE DE LA PLEIADE - Histoire des littératures ; I Littératures anciennes orientales et orales. - Ad. Gallimard, 1956 - 5.500 f. Littérature hébraïque - auteur : André Dupont-Sommer.

« C'est grâce à une lutte acharnée, patiente, courageuse, que la critique biblique a réussi à s'imposer. Ses droits, aujourd'hui, ne sont plus guère contestés ; mais les orthodoxies sont naturellement portées à les restreindre. »

« Exégèse libérale et exégèse conservatrice sont, aujourd'hui encore, aux prises ; et ce conflit durera longtemps. »

Fait l'analyse des écrits qui composent la Bible :

I. — Ecrits historiques,
II. — Ecrits prophétiques,
III. — Ecrits poétiques et sapientiels.

Parle ensuite des :

— Apocryphes et Pseudépigraphes de l'Ancien Testament ;

— Pseudépigraphes : écrits attribués par leur auteur à un personnage célèbre.

Exemples : le livre d'Hénoch,
les testaments des douze Patriarches,
le testament de Lévi,
le livre des Jubilés « étonnante narration... parsemée d'aperçus prophétiques où l'histoire du monde est soigneusement divisée en époques, par jubilés et semaines d'années. Une telle chronologie, et aussi maintes croyances et pratiques particulières qui se reflètent dans l'ouvrage, trahissent dans le monde juif, tout comme *Hénoch* et les *Testaments*, un milieu spécial, nettement caractérisé et sans doute organisé comme une confrérie ou une secte ».

« A ce même milieu, aussi, se rattachent, semble-t-il, de plus ou moins près d'autres Pseudépigraphes : les *Psaumes de Salomon, l'Assomption de Moïse, l'Apocalypse d'Esdras, l'Apocalypse de Baruch*, etc... »

...« Partout se manifeste, en dépit de divergences et de modalités doctrinales plus ou moins importantes, un même fond d'idées eschatologiques, une même effervescence messianiste. »

Dupont Sommer se demande où s'alimenta cette flamme mystique, du moins le foyer principal.

Il rappelle la découverte, il y a une cinquantaine d'années, dans la genizza d'une synagogue du Vieux Caire, d'un écrit émanant comme le texte l'indiquait lui-même d'une secte juive ancienne intitulée « La Nouvelle Alliance au pays de Damas », d'où le nom d'*Ecrit de Damas* qui lui est couramment donné.

Il parle ensuite de la découverte des « manuscrits de la Mer Morte » en 1947 et en 1952.

Le commentaire d'Habacuc nous renseigne, mieux que n'avait fait l'*Ecrit de Damas*, sur un fait essentiel de l'histoire de la secte, à savoir la prédication d'un Prophète éminent que les documents désignent sous le nom de Maître de Justice. Ce très saint personnage fut persécuté et mis à mort par un grand prêtre asmonéen. C'est au cours de cette persécution que ses adeptes, les membres de la secte de l'Alliance, s'exilèrent, du moins en grand nombre, dans la Damascène ; d'où le nom de « Nouvelle Alliance au pays de Damas » qu'on lit dans l'*Ecrit de Damas*.

Après avoir rappelé l'existence de la secte des Esséniens attestée par Flavius Josèphe, Pline l'Ancien et Philon d'Alexandrie, Dupont-Sommer se pose alors la question : la secte de l'Alliance serait-elle identique aux fameux Esséniens ?

Les fouilles de 1952-53-54 ont singulièrement renforcé cette hypothèse (vestiges de bâtiments qui sont probablement ceux du couvent essénien signalé par Pline l'Ancien).

Il conclut :

« Sans nier l'originalité du fait chrétien, l'historien a le devoir de chercher, sur le tronc juif, l'endroit exact où fut greffée la foi chrétienne : ne serait-ce pas précisément la secte mystique de l'Alliance, c'est-à-dire, croyons-nous, la secte essénienne ? »

JEAN STEINMANN - Saint Jean-Baptiste et la spiritualité du désert - Editions du Seuil, 1955, 192 pages, 350 francs.

Après plusieurs années de méditation et de conflits intérieurs, l'orthodoxie a décidé de s'approprier les premiers résultats de la libre recherche sur les origines, sinon du Christianisme, du moins de la levée de Jean le Baptiste, à la suite de la découverte, en 1947 et en 1952, des manuscrits de la Mer Morte, qu'elle accepte maintenant de rattacher à l'Essénisme. Tel est le sens de ce petit ouvrage sérieusement documenté et bien illustré de la nouvelle collection « Maîtres Spirituels » des Editions du Seuil.

L'auteur reconnaît que « la critique historique a rendu à l'Eglise la responsabilité (sic) de la composition des Evangiles ; en outre, elle a décelé dans l'Ancien Testament une grande complexité, conséquence d'une histoire mouvementée... Les dernières découvertes ont comblé une lacune béante de nos connaissances sur le contexte religieux des Evangiles ».

Loisy, Goguel et Dupont Sommer « qui s'est signalé par sa hardiesse » ont maintenant leur place avouée, et non plus clandestine, dans la bibliothèque du catholique romain.

Pour l'auteur, il ne fait pas de doute que Jean-Baptiste est sorti de l'Essénisme dont il serait un dissident et qu'il existe tout un mouvement pré-chrétien qu'il rattache sans hésiter à la Nouvelle Alliance qu'il date du début du IIe siècle avant Jésus-Christ, peu avant la révolte des Macchabées ; cette secte recommandait l'ascétisme, le baptême pour la rémission des péchés, l'humilité, l'amour des humbles, l'élection divine à la perfection, la méditation et la contemplation, l'attente confiante du jugement dernier, toutes doctrines qui, après avoir été celles des Esséniens, ont trouvé leur épanouissement dans le Christianisme.

Nous enregistrons le ralliement de l'orthodoxie (encore que timide et partiel) aux thèses si lucides de Prosper Alfaric sur « les origines sociales du Christianisme ». Voir conférence de Prosper Alfaric « Les Origines sociales du Christianisme », brochure N° 93 de l'Union Rationaliste.

Jean CORYNE.

TROIS CONTEMPORAINS : HERACLITE, PARMENIDE, EMPEDOCLE - Traduction nouvelle et intégrale avec notices par Yves Battistini - Collection « Les Essais » n/r/f Gallimard (550 f.).

M. Yves Battistini nous rend le service de nous présenter, en un seul volume, une traduction (avec commentaires) de ce qui reste de l'œuvre des trois grands philosophes présocratiques qui furent les inspirateurs de maintes théologies et qui pensèrent le monde en poètes.

Ce petit ouvrage (200 pages) est indispensable à tous ceux qui s'intéressent à l'histoire des idées et des religions. En particulier, il permet de confirmer l'hypothèse selon laquelle Simon le Magicien et sa secte gnostique empruntèrent des croyances, voire des rites, à ces hardis penseurs.

Le lecteur curieux y glanera de belles formules :

« ...au creux de ton cœur silencieux » (Empédocle).

« Si tu n'espères pas, tu ne rencontreras pas l'inespéré » (Héraclite).

« Nulle force ne me persuadera d'affirmer que du non-étant vient à l'existence quelque chose s'ajoutant à lui ».

A. G.